

Lurelu

Opération Garde-robe

Julie Dugal

Volume 38, numéro 1, printemps–été 2015

URI : id.erudit.org/iderudit/73840ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN 0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dugal, J. (2015). Opération Garde-robe. *Lurelu*, 38(1), 23–24.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Opération Garde-robe

par Julie Dugal



illustration : Caroline Merola

Julie Dugal est née en 1977 dans les Hautes-Laurentides, loin des centres commerciaux et leurs poupées Bout d'chou.. Elle a grandi au milieu d'une forêt qui a nourri son imaginaire, où les mauvaises herbes devenaient les ingrédients d'une salade pour ses toutous. Elle vit maintenant à Montréal. Entre son travail au département de la recherche de Radio-Canada et son rôle de maman, elle se consacre à l'écriture. Elle ne compte plus le nombre d'histoires qu'elle a imaginées pour raconter à ses deux filles à l'heure du dodo. Elle a publié des nouvelles dans plusieurs revues littéraires, dont Moebius, Zinc et XYZ, la revue de la nouvelle.

J'ai l'habitude de me faire fermer la porte au nez par ma sœur, de me faire traiter de cornichon et de passer le retour à l'école tout seul devant la télé à avaler la moitié d'une boîte de Fruit Loops. D'ordinaire, elle me laisse quand même poireauter dans le couloir et elle se fiche que j'épie ses conversations avec Amélie et Mélinda, ses meilleures copines, l'oreille collée à la porte de sa chambre. Mais cette fois-ci, elle me traitait de vieille chaussette qui pue et me menaçait de dévoiler à maman que j'écoute deux heures de télé en mangeant des cochonneries au lieu de faire mes devoirs. Il se tramait quelque chose.

Dans les séries américaines traduites que je regarde à la télé, les adolescents finissent toujours par tomber amoureux d'un grand blond à l'école. D'un grand blond qui a toutes les filles à ses pieds. Quand il s'intéresse enfin à l'une d'elles, il s'avère que c'est un abruti qui lui brise le cœur. J'étais peut-être un petit cornichon, mais il n'était pas question qu'un imbécile réduise le cœur de ma sœur en mille miettes.

Bien que nos chambres soient l'une à côté de l'autre, il est impossible d'entendre les conversations de ma sœur en collant mon oreille au mur que nous partageons, des garde-robes le meublant entièrement, autant dans ma chambre que dans la sienne. Ma mère trouve ça bien pratique pour ranger mon équipement de hockey et mon habit de neige, mais c'est un frein pour un garçon de neuf ans qui veut espionner en douce sa frangine. Jusqu'à ce que je me rappelle le déluge du printemps dernier. Il y a eu une fuite dans le toit de la maison, et de l'eau s'est infiltrée entre les murs. Le toit a été refait. La cloison de nos garde-robes a été arrachée, puis remplacée, mais mon père n'a jamais fini les travaux. Ma sœur a placé une

dizaine de boîtes de chaussures devant le trou qui restait entre nos deux placards et de mon côté, une grosse boîte en plastique rempli de matériel de camping en bouche l'ouverture. Car autant mon père n'a jamais pris le temps de terminer ma garde-robe comme du monde, autant il me refille son matériel de camping, en raison d'un supposé manque d'espace dans son garage. Aujourd'hui, l'inaptitude de mon père à terminer tout ce qu'il entreprend allait me rendre service.

Aussitôt rentrée de l'école, ma sœur a filé dans sa chambre et claqué sa porte. Pour éviter les soupçons, j'ai attendu dix minutes dans le salon avant de monter dans la mienne. J'en ai profité pour manger deux barres tendres à la guimauve et aux pépites de chocolat, en vitesse. J'ai allumé la télé et j'ai mis le son assez fort. Assez fort pour que j'aie l'air d'écouter mes émissions, et j'ai discrètement emprunté le corridor. Je me sentais comme James Bond. Je longeais le mur et je laissais glisser mes chaussettes sur le sol pour éviter qu'on entende mes pas. Je me suis faufilé dans ma chambre, puis dans ma garde-robe, dont j'ai doucement refermé la porte. Il faisait un peu sombre, mais j'ai pris la lampe frontale qui se trouvait sur le dessus de la boîte de matériel de camping de mon père et je l'ai mise sur ma tête. J'ai délicatement roulé la grosse

boîte vers la gauche. Derrière, j'ai aperçu les cartons de chaussures de ma sœur. L'Opération Garde-robe se déroulait à merveille. En tirant quelques boîtes vers moi, j'ai pu ramper discrètement dans le placard de ma sœur. Un vrai pro.

Ma sœur a commencé à parler au téléphone. Je l'ai entendue dire «Jean-Sébastien, s'il vous plaît?» Je le savais! Je le savais qu'il y avait un grand blond derrière tout ça! À peine ai-je eu le temps de l'entendre dire «Allô! C'est Aurélie!», que la machine à laver, installée dans la salle de bain juste à côté de l'autre mur de sa chambre, est arrivée au cycle essorage; tout s'est mis à vibrer. Parce que mon père, il a beau avoir installé la laveuse tout seul, il a mal ajusté les pieds et, comme pour l'histoire du placard, il n'a jamais fini son travail. Chaque fois que la machine est en train d'essorer, on dirait qu'il y a une déneigeuse qui passe sur l'étage. J'entendais à peine ma sœur parler. Les seules bribes de conversation que j'ai pu comprendre sont «samedi quatre heures et demie», «je suis tellement excitée» et «138, rue Marsault». Assez pour en venir à l'évidence que ce grand flanc-mou de Jean-Sébastien allait se pointer chez nous samedi après-midi à quatre heures et demie!

Avec toute cette histoire d'espionnage et le souci que je me suis fait pour éviter que ma sœur ne se retrouve noyée dans ses larmes, j'ai oublié un événement important. Un événement primordial dans la vie d'un garçon de neuf ans : le jour de son anniversaire. J'ai fait le saut en voyant une grosse boîte de gâteau dans le bas du frigo le samedi matin. En plus de se faire emberlificoter par un beau parleur, ma sœur allait m'abandonner pour mon party de dix ans. Elle allait me laisser tout seul avec mes cousins débiles, les jumeaux Victor et Arthur, qui passent leur vie dans leurs livres de maths. J'en voulais à ma sœur. Je me rappelais l'époque où elle

me tenait par la main quand on rentrait de l'école. Où elle attachait mon blouson pour que je ne prenne pas froid. Maintenant, un fin finaud de première secondaire allait venir la chercher chez nous, sous mes yeux, pour me l'arracher de mon dixième anniversaire.

Ma tante Sylvie et les jumeaux sont arrivés vers quatre heures. J'ai siroté une Orange Crush devant un bol de croustilles au ketchup, ennuyé par Victor et Arthur et leurs histoires de concours de sciences. Ceci s'annonçait comme la plus plate des fêtes d'anniversaire qu'un garçon de dix ans puisse avoir quand, tout à coup, on a sonné à la porte. Aurélie s'est ruée à toute vitesse dans le corridor. J'ai reconnu une voix d'adolescent, puis une voix féminine. Ma sœur est arrivée dans la cuisine accompagnée de Jean-Sébastien, qui tenait la main d'une fille. C'était Marianne! LA plus belle fille de ma classe! Celle que tous les garçons trouvent jolie! Ma sœur, tout enjouée, m'a dit en souriant :

— Mathieu, je crois que tu connais Marianne, la petite sœur de Jean-Sébastien! Je l'ai invitée et j'ai pensé que ce serait une bonne idée qu'elle accompagne son grand frère pour ton anniversaire!

Aurélie était la plus géniale des grandes sœurs! Elle était toujours celle qui attachait mes lacets lorsqu'ils étaient défaits pour éviter que je trébuche. Elle était toujours celle qui m'attendait au coin de la rue quand je trainais au retour de l'école. Ceci allait être le plus incroyable des anniversaires qu'un garçon de dix ans puisse espérer. En regardant Marianne qui me souriait, j'ai senti qu'elle avait déjà volé mon cœur.

